NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

124 N° 2 April-June 2002

Sartre, 1939-1949: une christologie manquée?

Matthieu VILLEMOT

p. 252 - 268

https://www.nrt.be/en/articles/sartre-1939-1949-une-christologie-manquee-540

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

NRT 124 (2002) 252-268
M. VILLEMOT

Sartre, 1939-1949: une christologie manquée?

Introduction

Libre, l'homme choisit ses fins dans ses actes, et les pose comme absolues. Mais il est contingent, et les fins qu'il se donne le sont aussi. Les résultats de ses actes ne sont que des choses, que d'autres utiliseront comme ils voudront. «On meurt toujours trop tôt ou trop tard»[1]. Trop tôt, avant d'avoir donné à la tâche sa fin complète, trop tard car d'autres ont déjà récupéré les effets de ces actes. Pourtant, l'homme ne peut cesser de désirer l'absolu. Il n'a dès lors le choix qu'entre se croire à tort nécessaire, ou accepter lucidement d'exister pour rien. Ce que Sartre appelle respectivement la mauvaise foi et l'authenticité. Entre 1939 et 1949, entre la rencontre brutale de l'humanité la plus prosaïque par la mobilisation et la drôle de guerre, et le début de la guerre froide, voilà le problème de Sartre: comment vivre sa liberté lucidement, mais efficacement?

Entre ces deux dates, un fait inattendu frappe le lecteur: la mention du Christ. Des textes courts mais récurrents, marginaux mais précis, citent le fait du Christ comme un éclairage opportun. Pourquoi?

Répondre à cette question suppose quelques précautions de méthode. Un chrétien n'a pas peur de chercher des éclairages chez un athée. Où qu'il la rencontre, le chrétien sait que la Vérité vient du Christ et y mène. Saint Augustin a lu Porphyre, Fessard utilisait Hegel. Inversement, il n'est pas question de convertir Sartre de force. Un moment, Sartre a étudié le Christ comme un fait donné de culture, avec intérêt, comme un chrétien peut respecter Bouddha ou Gandhi. Lui-même a toujours nié y avoir adhéré. Enfin, nous ne jugerons pas Sartre sur ses choix politiques ou privés. Nous le lirons, tâche plus humble, mais non plus simple, que nous aborderons par étapes.

---

1. SARTRE J.-P., *Huis clos* (1945), Scène 5, coll. Folio, Paris, Gallimard, 1986.

I. – Première étape: le Refus de Dieu

Dans *Les Mots*[2], Sartre (1905-1980) raconte qu'il a choisi l'athéisme dès l'âge de neuf ans, pour une raison qui restera décisive dans sa philosophie: le *voyeurisme* de Dieu. Dieu nous voit, nous juge, nous récompense ou nous punit. Dieu est le point de vue absolu, un regard qu'on ne peut pas regarder, «un sujet qui ne peut jamais devenir objet»[3]. Il est en situation d'arbitre. Dieu nous *aliène*. Si donc «pour le divin l'acte humain se constitue en vérité» (*EN* 312), il n'appartient plus véritablement à la liberté de l'homme, qui se voit privée d'enjeu. Le même problème est résumé dans *Cahiers pour une Morale*, dans l'appendice intitulé «Bien et Subjectivité»:

> Le Bien doit être fait. Cela signifie qu'il est la fin de l'acte, sans aucun doute. Mais aussi qu'il n'existe pas en dehors de l'acte qui le fait. Un Bien platonicien qui existerait en soi et par soi n'aurait aucune signification… Et pareillement le Bien chrétien, qui a sur le premier la supériorité d'émaner d'une subjectivité, s'il échappe peut-être à la contradiction, ne saurait toutefois nous émouvoir, car Dieu ne fait pas le Bien: il l'*est*… Or ce que nous pouvons retirer de l'examen de cette idée «le Bien doit être fait», c'est que l'agent du Bien *n'est pas* le Bien[4].

En théologie traditionnelle, Dieu est identiquement ses attributs, il est sa propre bonté. Or, il ne peut *faire* le Bien, il *l'est*. Si Dieu existe, il est amoral. Puisque le Bien est avant tout acte humain, la morale humaine est elle-même vaine, elle ne peut faire le Bien puisque le Bien est. «Il faut que (le Bien) *soit par nous*» (*CM* 574). Mais si la morale est possible, si l'homme peut faire le Bien, alors Dieu n'existe pas, nos actes sont marqués par la contingence et la mort.

Ce sont les moments logiques de cette conclusion que nous allons reconstruire, pour comprendre pourquoi Sartre a lui-même entrevu le Christ comme une proposition d'échappatoire à ce dilemme.

II. – Deuxième étape: le Pour-Soi, Liberté absolue

Penchons-nous sur *L'Être et le Néant*. Cet ouvrage se présente comme une première partie. Il se termine par ces mots: «Toutes

---

2. Sartre J.-P., *Les Mots*, coll. NRF, Paris, Gallimard, 1964, p. 83.
3. Sartre J.-P., *L'Être et le Néant*, *Essai d'Ontologie phénoménologique* (1943), coll. TEL, 1, initialement paru dans la «Bibliothèque des Idées», Paris, Gallimard, 1976, p. 337 (cité désormais *EN*).
4. Sartre J.-P., *Cahiers pour une Morale*, coll. Bibliothèque de Philosophie, NRF Gallimard, Paris, 1983, p. 573 (cité désormais *CM*).

ces questions ne peuvent trouver leur réponse que sur le plan moral. Nous y consacrerons un prochain ouvrage» (*EN* 692).

Cette suite resta inachevée, et publiée à titre posthume sous la dénomination *Cahiers pour une Morale*. *L'Être et le Néant* déploie les relations entre les deux modes de l'être: l'en-soi et le pour-soi.

Les objets inanimés sont ce qu'ils sont. La table est table. Elle peut devenir tas de cendres, mais c'est la conscience humaine qui fonde ce changement: «(elle) était et à présent d'autres êtres sont: voilà tout» (*EN* 33). La table n'a pas conscience d'être une table, c'est un *être-en-soi,* identité sans distance à lui-même.

Seule la conscience peut faire naître du possible ou du nécessaire. Être possible, c'est être à une certaine distance de soi-même. Le possible est puisqu'il est possible, et n'est pas puisqu'il n'est que possible. Seule la conscience regarde les nuages comme possibilité de pluie. La pluie n'est pas, puis elle est. À aucun moment, elle n'aura été possible en soi (cf. *ibid*.).

La chose n'est ni possible ni nécessaire[5], mais contingente. Cela est vrai de tout être. Alors «en un mot, Dieu, s'il existe, est contingent». Même si Dieu créait et appelait l'homme, cette vocation émanant d'un contingent ne pourrait arracher l'homme à sa contingence. «Même si Dieu existait, ça ne changerait rien»[6].

En face de l'en-soi se dresse la conscience, le *pour-soi*. Sartre en donne d'abord une description phénoménologique qu'il hérite largement de Husserl.

> La conscience est conscience positionnelle *du* monde. Toute conscience est positionnelle en ce qu'elle se transcende pour atteindre un objet, et elle s'épuise dans cette position même: tout ce qu'il y a d'*intention* dans ma conscience actuelle est dirigé vers le dehors (*EN* 18).

Sartre décrit ensuite la conscience *réflexive*, celle qui prend un de ses propres actes comme objet: je me souviens. Cette conscience réflexive est *seconde*. Tout acte réflexif est précédé et motivé par un acte préréflexif. Pour dire que j'ai aimé la Joconde, il faut d'abord que je l'aie regardée avant de me regarder moi-même, mais j'ai déjà conscience que c'est moi qui la vois. Sartre oppose

---

5. Le nécessaire, c'est du possible à l'envers: est nécessaire ce dont le contraire n'est pas possible.

6. SARTRE J.-P., *L'Existentialisme est un Humanisme* (1946), coll. Folio essais, Paris, Gallimard, 1986, Conclusions, p. 77 (cité désormais *EH*).

donc la conscience réflexive à ce qu'il appelle la conscience non-positionnelle (de) soi.

> La conscience immédiate que je prends de percevoir ne permet pas de juger, ni de vouloir, ni d'avoir honte. Elle ne *connaît* pas ma perception, elle ne la *pose* pas: tout ce qu'il y a d'intention dans ma conscience actuelle est dirigé vers le dehors… En revanche… toute conscience positionnelle d'objet est en même temps conscience non-positionnelle d'elle-même… Nous comprenons à présent pourquoi la conscience première de conscience n'est pas positionnelle: c'est qu'elle ne fait qu'un avec la conscience dont elle est conscience… Cette conscience (de) soi, nous ne devons pas la considérer comme une nouvelle conscience, mais comme *le seul mode d'existence qui soit possible pour une conscience de quelque chose* (*EN* 19-20).

De cette description phénoménologique, Sartre passe à la description ontologique. Tendue vers un objet, la conscience est conscience de ce qu'elle n'est pas. Il y a une distance de la conscience à son objet, qui rejaillit en distance de la conscience à elle-même. D'où le nom de *pour-soi*: en permanente présence à soi, mais *ipso facto* en permanente distance de soi. Qu'est-ce qui sépare la conscience de son objet et la conscience d'elle-même? *Rien*, car si cette distance était quelque chose, il y aurait conscience de ce quelque chose et régression à l'infini. La conscience est séparée d'elle-même par *rien*. Ce rien, c'est le surgissement du *néant* dans la plénitude de l'être en soi: «Ainsi le pour-soi doit-il être son propre néant… (Le néant) vient à l'être par un être singulier, qui est la réalité humaine» (*EN* 116-117).

Sartre poursuit en prenant l'exemple d'un lâche qui nie être lâche. Il ne l'est pas au sens où la table est table, mais il est bel et bien lâche et non pas courageux. Il est donc de mauvaise foi, sur le mode du pour-soi. «La condition de possibilité de la mauvaise foi, c'est que la réalité humaine dans son être le plus immédiat… soit ce qu'elle n'est pas et ne soit pas ce qu'elle est» (*EN* 104).

Étant ce qu'il n'est pas, et n'étant pas ce qu'il est, l'homme est absolument libre. L'acte véritable est intentionnel: il vise un résultat qui n'existe pas encore. Le mobile de l'acte est un manque.

> 1° Aucun état de fait, quel qu'il soit… n'est susceptible de motiver par lui-même un acte quelconque. Car un acte est une projection du pour-soi vers ce qui n'est pas encore et ce qui est ne peut aucunement déterminer par lui-même ce qui n'est pas. 2° Aucun état de fait ne peut déterminer la conscience à le saisir comme négatité ou comme manque (*EN* 490).

Les mobiles de mes actes ne me viennent de l'état des choses que parce que j'ai déployé un projet libre sur tout l'être. Sartre

prend l'exemple d'un randonneur qui s'assied. Devant ses camarades, il motive son acte par l'excès de sa fatigue. Au lieu de vivre sa fatigue comme victoire sur le soleil et la poussière, comme ses camarades, il transforme sa fatigue en chose: il *est* trop fatigué. Il récupère sa contingence comme une *nécessité* qui lui vient de son corps et du regard des autres. En fait, la tâche de marcher n'est trop dure pour lui qu'en raison de son projet sur son corps, et finalement sur tout l'être. Sartre établit une corrélation stricte entre le *projet* et la *situation*[7]. Le projet, c'est ce que j'attends du monde; la situation, c'est le monde qui m'est donné. C'est à elle que ma liberté donne valeur. Et puisque cette situation, finalement, c'est le monde, la conscience vise ces valeurs comme universelles.

C'est pourquoi si le Bien est à la manière de la table, il est sans intérêt. En effet, il faut encore que ma liberté se détermine en face de cet être. C'est la situation d'Abraham: peu importe que ce soit ou non Dieu qui ait parlé à Abraham, il faut encore qu'Abraham se détermine face à cet ordre et le choisisse comme mobile (cf. *EH* 34s., Angoisse et mauvaise Foi). — Dieu est donc impossible. En tant qu'il est omniscient, bon, il est liberté pure, dépassement permanent de son être dans un projet. Mais en tant qu'il est créateur, absolu, nécessaire, immuable, il faut qu'il soit fondement de son être, *causa sui*. Il faudrait que Dieu ait la consistance métaphysique d'une montagne et la liberté d'une conscience. Dieu est l'*en-soi-pour-soi,* un cercle carré.

> Dieu n'est-il pas à la fois un être qui est ce qu'il est en tant qu'il est toute positivité et le fondement du monde — et à la fois un être qui n'est pas ce qu'il est et qui est ce qu'il n'est pas en tant que conscience de soi et fondement nécessaire de lui-même? (*EN* 129).

Et pourtant, l'homme veut devenir Dieu.

III. – Troisième étape: la mauvaise Foi

> Considérons ce garçon de café. Il a le geste vif et appuyé, un peu trop précis, un peu trop rapide, il vient vers les consommateurs d'un pas un peu trop vif, il s'incline avec un peu trop d'empressement… Mais à quoi donc joue-t-il? Il ne faut pas l'observer

7. Cf. *ibid.*, IV° Partie, ch I, II.

> longtemps pour s'en rendre compte: il joue *à être* garçon de café (*EN* 95).

L'homme est totalement libre, mais il ne s'est pas choisi comme libre: «je suis condamné à être libre» (*EN* 494). Au moment où ma liberté confère un sens à tout l'être, elle se découvre comme l'être qui n'a reçu aucun sens. La liberté cherche sans fin à combler ce manque, à se donner un sens définitif. Donner à sa liberté la consistance ontologique de la table sans cesser d'être liberté. L'homme cherche à devenir Dieu: être identique à soi comme Dieu est sa propre bonté. Ce projet est voué à l'échec. C'est la *mauvaise foi*.

Revenons au garçon de café. À chaque nouveau client, il se *choisit* garçon de café. En posant ses valeurs professionnelles dans le monde, il poursuit un certain manque d'être: ce client n'est pas servi. Ce manque est la marque de son propre manque à être. Au lieu de *faire* son travail qui lui renvoie sans cesse sa propre contingence, il cherche à *être* garçon de café comme Dieu est sa sagesse.

La mauvaise foi n'est pas une problématique morale. C'est le point de départ ontologique de toute conduite humaine. Il y a une foi de la mauvaise foi (cf. *EN* 104). Sartre l'appelle «le péché originel», au sens de péché originel originé: la mauvaise foi est l'aliénation fondamentale, dans laquelle naît l'homme.

Cette aliénation de soi se dédouble en aliénation de tous les hommes. Dans le monde où je vis, il y a les autres. Je leur donne des significations, comme à tout le reste et les autres font immédiatement la même opération sur moi. L'autre me prouve ma contingence en regardant mon projet comme une simple chose dans le monde, dénuée de valeur. Autrui a sur moi le regard de Dieu, qui me contemple comme une chose. C'est mon *être-pour-autrui*. Mais contrairement à Dieu, les autres sont dans le monde, l'aliénation s'inverse donc sans cesse.

> Pour autrui, je suis irrémédiablement ce que je suis et ma liberté même est un caractère donné à mon être. Ainsi l'en-soi me ressaisit jusqu'au futur et me fige tout entier dans ma fuite même, qui devient fuite prévue et contemplée, fuite *donnée (EN* 411).

IV. – Quatrième étape: La Conversion à l'authenticité

> S'il est indifférent d'être de bonne ou de mauvaise foi[8], parce que la mauvaise foi ressaisit la bonne foi et se glisse à l'origine de

8. Sartre parle ici au sens vulgaire de ces termes.

> son projet, cela ne veut pas dire qu'on ne puisse échapper radicalement à la mauvaise foi. Mais cela suppose une reprise de l'être pourri par lui-même que nous nommerons authenticité et dont la description n'a pas place ici (*EN* 107, note conclusive).
>
> Ces considérations n'excluent pas la possibilité d'une morale de la délivrance et du salut. Mais celle-ci doit être atteinte au terme d'une conversion radicale dont nous ne pouvons parler ici (*EN* 463, note conclusive).

C'est par ces allusions que Sartre conclut les première et troisième parties de son ouvrage maître. La sincérité morale appartient encore à la mauvaise foi, car elle veut *être* de bonne foi. Pourtant il est possible de sortir de la mauvaise foi pour accéder à *l'authenticité*. Celle-ci devait être décrite dans la suite de *L'Être et le Néant*, jamais publiée, et dont il nous reste les *Cahiers pour une Morale*[9].

L'authenticité est décrite dans les cent dernières pages de ces *Cahiers pour une Morale* (cf. *CM* 486-570). L'homme authentique continue de vouloir être Dieu, mais il assume la vanité de ce projet. Il s'assume comme liberté qui choisit de *faire* au lieu *d'être* (cf. *ibid*. 491). Il continue de poser ses valeurs comme universelles: «Je construis l'universel en me choisissant» (*EH* 61). Mais l'homme authentique en accepte la contingence. Et c'est justement *la liberté* qu'il pose comme valeur universelle. Autrui, de concurrent dans l'aliénation réciproque, me devient précieux (cf. *CM* 522).

Aimer authentiquement, ce sera aimer l'autre du simple fait qu'il existe et qu'il est libre, et accepter la contingence de l'amour. Je dois sans cesse le reconduire. Politiquement, l'authenticité travaille à la libération. C'est un engagement auprès des opprimés.

Sur l'authenticité ainsi comprise, Sartre s'oppose à lui-même une intéressante objection:

> Si nous avons défini la situation de l'homme comme un choix libre sans excuses et sans secours… on objecterait: mais pourquoi ne se choisirait-il pas de mauvaise foi? Je réponds que je n'ai pas à le

9. Selon le projet de Sartre, l'ontologie déployée dans *L'Être et le Néant* devait conduire à une morale. L'auteur y travaille durant les années 1947-1948. Il en résulte un ensemble volumineux de notes que Sartre refusa expressément de faire paraître telles quelles. Il estimait en effet qu'elles n'étaient pas suffisamment unifiées et il pensait n'être pas parvenu à établir un lien satisfaisant entre Morale et Histoire. Ses amis les publièrent cependant trois ans après sa mort sous le titre *Cahiers pour une morale*. Ceux-ci témoignent donc d'une certaine aporie. Les considérations sur le Christ qui, poussées jusqu'au bout, auraient peut-être aidé à la surmonter, n'en apparaissent que plus intéressantes.

> juger moralement, mais je définis sa mauvaise foi comme une erreur. *Ici, on ne peut échapper à un jugement de vérité*[10]. La mauvaise foi est évidemment un mensonge (*EH* 68).

C'est la vérité qui condamne la mauvaise foi. Nous découvrons là un visage rarement aperçu: Sartre amoureux de la Vérité. L'authenticité est amour de la vérité pour elle-même, amour de l'être pour le fait qu'il se laisse être pour ma conscience. C'est l'objet d'un autre manuscrit inachevé de la même époque, *Vérité et Existence.*

> *Connaître*, c'est tirer l'Être de la nuit de l'Être sans pouvoir l'amener à la translucidité du Pour-soi… L'essence de la vérité c'est le «il y a» de «il y a de l'être». L'amour de la vérité c'est l'amour de l'Être… Il ne serait pas si passionnant de chercher la vérité s'il s'agissait seulement de déterminer ce qu'est l'Être tout à fait sans rapport à moi. Ni non plus si la vérité était création. Mais la vérité c'est l'Être tel qu'il est en tant que je lui confère une nouvelle dimension d'être. L'Être c'est la nuit. Être éclairé, c'est être déjà autre chose[11].

La conscience dévoile la chose qu'elle vise. La conscience *éclaire* l'être. Même une erreur est encore une erreur *sur le monde*. En me trompant de chemin, je dévoile l'être de ce mauvais chemin. La mauvaise foi, au contraire, est projet d'ignorance. Je ne veux pas dévoiler l'être car je me dévoilerais comme contingent et injustifiable. Pour éviter d'apprendre qu'il est malade, un malade ne veut pas aller chez le médecin. Il dénie ses symptômes.

> En fait, T. sait qu'elle ignore. Elle sait même ce qu'elle ignore. Si elle ne veut pas aller chez le médecin, c'est qu'elle a peur qu'il lui *dévoile* sa tuberculose. C'est donc très précisément la tuberculose qu'elle veut ignorer… En effet T. ne peut faire qu'elle soit tout occupée par sa tuberculose. C'est son idée fixe, son obsession. Mais elle est occupée à l'ignorer, à l'oublier… (Le malade) ne peut pas aller chez le médecin, *il n'a pas le temps* (*VE* 77-81).

La mauvaise foi va remplacer la vérification, processus libre de recherche de la vérité, par *l'opinion*, qui se prend pour une chose inévitable et non un choix:

> L'opinion vient de l'hérédité, du milieu, de l'éducation… Je ne suis pas *responsable* de mes opinions… Pourtant je ne juge pas possible que quelqu'un puisse posséder la *vérité* sur cette question, sinon mon *opinion* serait erreur. J'estime donc tout simplement que

---

10. Nous soulignons.
11. SARTRE J.-P., *Vérité et Existence*, coll. NRF Essais, Paris, Gallimard, 1989, p. 19 (cité désormais *VE*).

> la vérité n'est pas possible… Ainsi, la volonté d'ignorer la vérité se tourne nécessairement en négation qu'il y ait une vérité (*VE* 82).

L'authenticité, elle, s'achève en «goût de l'être» (*VE* 61) passionné par la tâche de le dévoiler, et de donner la vérité ainsi dévoilée.

> L'absolu-sujet qui découvre la vérité doit vouloir la découvrir *pour d'autres* (*VE* 23). — La Vérité ne peut demeurer la propriété de l'absolu-sujet[12] unique. Elle est pour être donnée. L'absolu-sujet transmet ce qu'il voit comme on transmet (matronymie) des noms et pouvoirs. La Vérité est *don* (*VE* 27).

Alors que l'opinion de la mauvaise foi est subjective, l'authenticité assume que chaque homme est responsable de la vérité avec tous. La vérification ne peut être un processus solitaire, j'ai besoin que les autres reprennent mes jugements à leur compte pour qu'ils deviennent universels. La vérité est universelle, puisque la conscience est conscience du monde. Il y a un *dymorphisme* de la vérité. N'existant que par et pour l'homme, la liberté humaine est *immanente* à l'homme. L'homme révèle cependant la vérité, il ne la crée pas: elle est indépendante de sa volonté, *transcendante*.

Voilà ce que nous pouvons comprendre du projet d'authenticité. Mais cette authenticité échoue. Sartre n'a achevé aucun des manuscrits qui devaient la décrire: *Les Chemins de la Liberté*[13], *Cahiers pour une Morale, Vérité et existence*. À partir de 1949, la question de l'authenticité passe au second plan de l'œuvre et du vocabulaire sartriens. Pourquoi cet échec?

L'authenticité, au dire même de Sartre, est une attitude réflexive, comme la mauvaise foi. La conscience se retourne sur son propre projet de divinisation et l'assume comme vain. Cela suppose une «tension» de tous les instants. L'authenticité est une «angoisse voulue» (cf. *CM* 493). Ainsi, l'amour authentique est l'amour qui se sait perpétuellement en danger. De plus, l'homme authentique accepte d'être mortel et contingent, il accepte que ses actes ne soient que des choses parmi les choses, il en fait même une valeur, *la liberté vraiment comprise*. Cette authenticité n'est pas vivable. Comment exiger de l'humanité qu'elle vive dans la tension constante de se savoir inutile et de le choisir librement?

> À la vérité, originellement la morale a lieu dans une atmosphère d'échec. Elle doit échouer parce qu'il est toujours trop tard ou trop

12. Autre nom, ici, du pour-soi.
13. SARTRE J.-P., *Œuvres romanesques*, coll. de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1981.

> tôt pour elle. Mais c'est dans et par cet échec que chacun de nous doit prendre ses responsabilités morales (*CM* 19). — L'homme est une passion inutile (*EN* 678).

Quant à la vérité, Sartre appelle la moindre connaissance un «événement absolu» (*VE* 19). Mais c'est la vérité totale que l'homme voudrait dévoiler. Et c'est impossible. Le processus de vérification ne s'achèvera qu'accidentellement par la disparition de l'humanité (cf. *VE* 132-133).

V. – Cinquième étape: les «Flashes» sur le Christ

C'est ici seulement que nous pouvons aborder la question du Christ sans la «plaquer» sur la pensée de Sartre. Tout l'intérêt de Sartre pour le Christ tient dans la première occurrence de son nom au cours de notre période: «La grandeur est un délaissement dominé… Dieu n'est pas grand, mais bien le Christ»[14]. Le Christ, c'est Dieu qui quitte sa position d'arbitre et qui vient jouer la partie avec les hommes.

> Dans le Christ, nous avons un Dieu qui se sacrifie pour que l'homme vive[15].
>
> Toute morale est humaine, même la morale théologique, toute morale est à dessein de la réalité-humaine, même la morale du Christ (*CG* 313).

La morale théologique, la morale qui vise Dieu, est encore fondée par les hommes. De ce fait, Dieu ne sert à rien. La morale du Christ s'assume comme morale faite pour l'homme, puisqu'elle est fondée par *Dieu fait homme*. Tout est là. Le texte le plus célèbre sur le Christ est *Bariona*, ce mystère de Noël écrit en Stalag à Noël 1940. Soyons clair: Sartre a nié qu'il s'agisse de sa part d'une hésitation vers la foi[16]. Mais il y présente sa manière de regarder Jésus.

---

14. SARTRE J.-P., *Carnets de la drôle de Guerre* (septembre 1939-mars 1940), nouv. édition augmentée d'un carnet inédit, coll. NRF, Paris, Gallimard, 1995, Carnet I, p. 123 (cité désormais *CG*).

15. Interview à Franco Fortini, «Alcune domande a Jean Paul Sartre e a Simone de Beauvoir» (1946), dans CONTAT M. & RYBALKA M., *Les Écrits de Sartre. Chronologie, bibliographie commentée*, coll. NRF, Paris, Gallimard, 1970, p. 150; même idée dans *EN*, p. 680, phrase conclusive.

16. CONTAT M. & RYBALKA M., *Les Écrits de Sartre* (cité *supra*, n. 15), p. 372s. Fait prisonnier le 21 juin 1940, Sartre est bientôt dirigé vers le Stalag XII D. Là, le philosophe et le Père Feder, S.J. (devenu célèbre grâce à son fameux missel), décident de monter une pièce avec leurs co-détenus pour la fête de Noël. À la

> Bariona: «un Dieu-Homme, un Dieu fait de notre chair humiliée, un Dieu qui accepterait de connaître ce goût de sel qu'il y a au fond de nos bouches quand le monde entier nous abandonne, un Dieu qui accepterait par avance de souffrir ce que je souffre aujourd'hui?… Allons c'est une folie»[17].

Cette folie, pourtant, il y adhère quelques pages plus loin.

> Le montreur d'images: «son lait deviendra sang de Dieu…» (*B* 616);
> Marie: «Cette chair divine est ma chair. Il est fait de moi, il a mes yeux, et cette forme de sa bouche c'est la forme de la mienne» (*B* 617).
> Balthazar: «le Christ souffrira dans sa chair parce qu'il est homme. Mais il est Dieu aussi et, avec toute sa divinité, il est par-delà cette souffrance… Le Christ est né pour tous les enfants du monde, Bariona, et chaque fois qu'un enfant va naître, le Christ naîtra en lui et par lui, éternellement pour se faire bafouer avec lui par toutes les douleurs, et pour échapper en lui à toutes les douleurs, éternellement» (*B* 624-626).

Remarquons le renversement. Dieu, arbitre hors du jeu, nous aliène, nous *déresponsabilise*. Jésus, Dieu fait homme, venu agir humainement avec un libre arbitre humain, nous *responsabilise* et nous libère. Ce n'est pas le mystère chrétien, car Sartre veille à ne jamais parler de *résurrection*. Mais il sourd dans ces textes un étonnant intérêt pour Jésus comme personne.

Cet intérêt est cohérent dans le système sartrien: Sartre dépeint l'homme comme pris dans le dilemme entre vouloir se faire croire qu'il devient Dieu ou assumer d'être vain. Mais si Dieu devient homme, le problème implose. Dieu cesse d'être le regard qu'il est impossible de regarder; au contraire, il ferme les yeux sur la croix. Dieu cesse d'arbitrer la vie des hommes: il la vit avec eux. Il cesse *d'être* le Bien pour le *faire* comme un homme. Il n'aliène plus la liberté de l'homme, il la prend sur lui.

Comment se voiler la ressemblance entre Jésus et la vérité telle que Sartre la peint: à la fois immanente et transcendante? Jésus, qui se proclame la vérité, est indissolublement homme et Dieu. Dieu, il assure l'universalité, l'objectivité de la vérité. Homme, il assure que la vérité *est et restera éternellement* sous la responsabilité humaine. Sartre ira jusqu'à parler de «vérité du mythe de la rédemption». Il prend un exemple: Koestler dans la guerre

---

suite de nombreuses conversations avec son comparse, Sartre en écrit le texte. C'est *Bariona*. Il y fait dialoguer loyalement deux conceptions opposées de l'existence: celle de l'espérance et du salut chrétien, et celle de la philosophie existentialiste qui apparaîtra plus tard dans *L'Être et le Néant.*

17. SARTRE J.-P., *Bariona*, dans CONTAT M. & RYBALKA M., *Les Écrits de Sartre* (cité *supra*, n. 15), p. 608 (cité désormais *B*).

d'Espagne. Celui-ci, écœuré par la lâcheté des défenseurs de Malaga, refuse de quitter la ville, ce qui lui vaut l'internement et la torture franquistes. Sartre commente:

> Le mythe de la Rédemption prend ici toute sa force morale: la nature de l'historicité est telle qu'on ne cesse d'être complice qu'en devenant martyr… On sent qu'il [Koestler] veut payer. Payer pour les généraux qui ont trahi, pour les soldats en déroute, pour les lâches gouvernements démocratiques qui n'ont pas osé intervenir (*CG* 338-339).

La conscience pose son projet sur l'univers entier, où vivent tous les hommes. Donc tout homme, en chacun de ses actes, invente tout l'homme. L'homme authentique se reconnaît sans excuse. Si je veux être antifasciste, je dois accepter que je sois sans excuses devant le fascisme. Je choisis de le combattre par tous les moyens, j'accepte ma mort. La figure de la croix surgit immédiatement: c'est toute la théologie vicariale qui est à l'arrière-plan ici. Jésus paye pour les hommes: devant les yeux de ceux qui l'assassinent injustement, il invente l'homme qui aime jusqu'à mourir pour ses bourreaux.

En face d'une telle fascination pour Jésus, et Jésus crucifié, nous devons nous demander: pourquoi Sartre s'arrête-t-il là? C'est le mystère de sa conscience. Mais nous pouvons constater que le Nom de Jésus sera totalement absent du reste de son œuvre, après 1949. C'est un fait *philosophique*, et nous pouvons en chercher la cohérence *rationnelle*.

La première raison est inscrite dans le silence sartrien: nous l'avons dit, il n'est jamais question de *résurrection*. Pour que Jésus ressuscite, il faut qu'il soit Dieu. Or, Sartre en reste convaincu, Dieu, en tant qu'en-soi-pour-soi, est un cercle carré. Pas une fois il ne s'intéresse à l'idée de Trinité, sauf pour dire qu'il juge l'arianisme moins irrationnel (cf. *VE* 58).

Ce point est capital. L'idée de Trinité fait exploser le cercle de l'en-soi-pour-soi. Le Père ne se fonde comme Père qu'en engendrant son Fils. Il ne se fonde lui-même que *via* cet engendrement, qui est engendrement d'amour. Aveugle à cette question, Sartre s'enferme dans l'extrinsécisme: nous l'avons vu, l'amour authentique est nécessairement réflexif, il est une union *morale*, mais non *ontologique*. C'est la limite fondamentale du regard sartrien sur Jésus: il sait que l'homme peut vouloir devenir Dieu par *imitation*, conformité, mais il n'envisage pas que l'homme veuille devenir Dieu par *union*. Sartre voit comment Jésus peut mourir pour moi, mais pas comment je peux lui être uni. Gaston Fessard voit l'origine de cette erreur dans le fait que jamais Sartre ne se

penche sur la relation du nouveau-né à sa mère, relation qui n'est absolument pas morale encore, et qui vient d'une union, celle des parents[18].

Le fait est confirmé par la deuxième raison que nous voyons pour expliquer le désintérêt vis-à-vis de Jésus après 1949: il faut que Jésus prie son Père. Or, pour Sartre, la prière est toujours de mauvaise foi: je me fais objet et je m'offre au désir de l'autre pour que l'autre accomplisse ma volonté en croyant agir librement. Sartre cite cette prière:

> Seigneur, faites que mon fils ne meure pas… Seigneur donnez-moi la force et le courage de supporter votre volonté. Si mon fils meurt, faites que je puisse le supporter (*CM* 229).

L'allusion à l'agonie de Jésus est transparente. Mais Sartre ajoute aux deux demandes du Christ («que cette coupe s'éloigne de moi, non ma volonté mais la tienne»), un élément qui change tout: la force de supporter. Jésus ne demande pas la force stoïcienne, d'ailleurs il ne l'aura pas: il criera sur la croix. Jésus présente son désir puis, cessant tout retour sur soi, il ne regarde que son Père en criant littéralement: «non pas comme je veux, mais *comme toi*»[19]. Jésus ne se plie pas à un ordre, à l'objet de la volonté de son Père, il *veut* son Père, il *s'unit* à son Père. L'extrinsécisme de Sartre l'empêche de voir cela.

VI. – Sixième étape: Continuons.

Désormais c'est nous qui pensons, et non plus Sartre. Mais cela dit, nous sommes libre d'utiliser ses résultats à nos propres fins. Il a passé sa vie à dire qu'une telle utilisation des actes d'autrui est inévitable. À quoi aboutissons-nous?

La conversion du paganisme au christianisme est au fond un passage du divin à Jésus-Christ. Les païens savent qu'il y a «le divin» (τὸ θεόν des Grecs); la spécificité chrétienne réside dans le fait que Dieu ne se révèle et ne se donne que par Jésus. Des adoptianistes aux sondages annuels du journal *La Croix*, qui prouvent que nombre de pratiquants ne croient pas en la résurrection du Christ, l'histoire de l'Église est traversée par la tentation de revenir au paganisme, d'atténuer le rôle de l'humanité du Christ.

---

18. FESSARD G., *Le Mystère de la Société*, Bruxelles, Culture et Vérité, 1997, p. 270-284.

19. Πλὴν οὐχ ὡς ἐγὼ θέλω ἀλλ᾽ ὡς σύ, Mt 26,39.

Sartre nous aidera peut-être, à l'inverse, à approfondir philosophiquement cette phrase de saint Paul: «un seul médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Jésus-Christ» [20].

1. L'union ontologique

Sartre a *manqué* la christologie que sa propre philosophie appelait en creux. Parce qu'il n'était pas capable de penser l'union autrement que comme une union *morale*. Mais nous, chrétiens, savons rationnellement que l'union ontologique existe. Nos philosophes l'ont pensée. L'unité n'est plus à réaliser par l'effort moral, l'union hypostatique des natures divine et humaine de Jésus en est l'archétype. Les mystiques du Carmel ont magnifiquement vu que l'union du chrétien au Christ, justement, et non au Dieu de Platon, ne peut pas rester morale; elle doit devenir analogique à l'union des deux natures de Jésus[21], *c'est la seule divinisation envisageable.*

2. La théologie scotiste

Pour saisir l'enjeu christologique de cet itinéraire sartrien, nous choisirons la christologie de Duns Scot, reprise par Teilhard de Chardin. Prenant les hymnes christologiques pauliniens au sens le plus fort, Duns Scot affirme que l'humanité de Jésus est la première créature voulue éternellement par le Père, et que tout a été créé dans cette humanité singulière.

> Le Père nous a élus (en Jésus-Christ) dès avant la fondation du monde (Eph 1,4); (le Fils) est l'image du Dieu invisible, premier-né de toute créature, car c'est en lui qu'ont été créées toutes choses dans les cieux et sur la terre (Col 1,15).

«Un seul médiateur entre Dieu et les hommes, *l'homme* Jésus-Christ». L'humanité du Christ n'est pas seulement médiatrice du salut ou de la gloire finale, elle est déjà médiatrice de la création. Le Verbe, en créant, savait de prescience éternelle qu'il lui faudrait racheter sa création par son humanité. Mais s'il a créé dans sa propre humanité, la distinction logique et chronologique entre création et rédemption est surdéterminée par l'unité d'acte du Verbe (l'acte de Dieu est un comme il est un). Le Verbe meut l'humanité de Jésus. Les actes humains de Jésus sont les actes humains du Verbe, nous le savons depuis saint Maxime le Confesseur et

---

20. 1 Tm 2,5.
21. Cf. saint JEAN DE LA CROIX, *Cantique spirituel*, 37,3.

Constantinople III (680-681). Donc, quand Jésus agonise à Gethsémani, en obéissant à son Père, en unissant son humanité à son Père, il ratifie non seulement notre rédemption, mais aussi notre *création*. On peut oser dire que *nous sommes créés par un décret humain du Verbe*. «Il accomplit humainement les choses divines», disait saint Maxime[22]. Mais Jésus a un libre arbitre humain, ce décret humain est libre d'une liberté humaine, contingent d'une contingence humaine.

Cependant, cet homme (*ille homo* comme aimait l'appeler saint Augustin[23]) est ressuscité. Ses actes échappent à la caducité humaine: ils ne peuvent être repris et détruits par nos libertés. Ils sont éternels sans cesser d'être humains.

3. Confrontation aux acquis sartriens

Dès lors, en conservant les acquis de Sartre, nous pouvons dire ceci: *c'est intégralement par l'humain que Dieu vient à l'homme*. La liberté de l'homme n'est pas déresponsabilisée par son origine et son salut divins, elle est poussée à l'extrême. La liberté humaine de Jésus crée et sauve. L'homme est sauvé de l'échec et de la mort, car Jésus est ressuscité dans la chair *humaine*. Mais l'homme ne retombe pas dans le voyeurisme aliénant du Dieu arbitre. Le Christ nous donne Dieu sans nous faire sortir de l'humain. Entre le décret éternel du Père et ma liberté, il y a la médiation d'un «oui» humain: «en entrant dans le monde, (le Christ) dit: voici, je viens, pour faire, ô Dieu, ta volonté»[24]. Cela change tout, et nous le dirons de diverses manières complémentaires.

Les actes de Jésus sont universels, car c'est le Verbe qui s'est uni à la nature humaine; selon cette nature, il a agi librement: elle n'est pas l'idée platonicienne, éternelle et figée, de l'homme. Et il me reste, en suivant librement le Christ, à la choisir. Les mystiques, spécialement du Carmel, placent entièrement l'union dans l'ordre de l'amour réciproque du Christ et du priant, union de deux *désirs*. Se choisir libre, s'assumer libre, toutes choses qui font l'homme authentique selon Sartre, c'est choisir Jésus et l'aimer. Le choix de Jésus que je dois faire nécessite un acte réflexif, la conversion. Mais la vie avec Jésus n'est pas un acte réflexif, une

22. Lettre 15, PG 91, 573 B.

23. HOMBERT J.-M., *Gloria Gratiae*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1996, p. 491.

24. He 10,7, citant le psaume 40 (39).

tension constante, une angoisse. Puisque Jésus *a fait* le Bien absolu, en désirant librement Jésus, je poursuis une fin absolue, je cherche à devenir Dieu, mais ce n'est plus là ni absurdité ni mauvaise foi. Or, désirer est un acte préréflexif. Par le Christ, nous dépassons l'échec de l'authenticité sartrienne.

Jésus peut se proclamer la vérité. Il est *l'homme* qui nous dévoile vraiment Dieu et l'homme, *l'homme* en qui «Dieu nous a tout dit». En lui est accompli le dévoilement total de l'être que toute conscience cherche. Jésus conserve la transcendance de la vérité, car nous ne choisissons pas qui est Jésus, et il est éternel. Mais il n'est pas une chose, un texte écrit dans les cieux. La vérité de l'homme, en particulier, n'est pas un point de vue extérieur qui s'impose à l'homme, elle *est faite* par un homme libre. Et il nous faudra la *faire* à son exemple, comme nous y invite saint Jean (Jn 3,21), et non simplement la recevoir comme on reçoit un livre. Aimer la vérité, avoir du goût pour l'être qui se laisse dévoiler, c'est aimer cette humanité qui nous révèle tout.

Sartre éclaire philosophiquement l'insistance des docteurs mystiques sur *l'humanité* de Jésus, et leur amour de cette humanité. À son corps défendant sans doute, Sartre nous montre la pertinence rationnelle de la mystique nuptiale des saintes: si la perfection de l'amour authentique consiste à aimer l'autre pour le simple fait d'être, dans une christologie scotiste, l'union à Dieu passera par le fait de louer Jésus pour le simple fait qu'il existe. En se proclamant épouses de Jésus, les saintes se font une, librement, avec cette humanité libre qui les a créées et les sauve. Elles sont divinisées sans jamais sortir de leur féminité[25].

Enfin, nous pourrions aisément montrer que l'union à Jésus conserve à jamais la liberté humaine: l'Église est, et restera éternellement, le corps de Jésus, libre de la liberté même du Christ.

Conclusion

Sartre n'est pas un Père de l'Église. Nous avons littéralement «exploité» sa pensée, bien au-delà de ses intentions. Nous avons transformé une faille dans son œuvre en boulevard. Et même ce faisant, nous sommes loin d'avoir trouvé la plénitude de la

25. Ajoutons que la mystique nuptiale n'est pas réservée aux femmes. Pensons à saint Bernard, à saint Jean de la Croix, à Charles de Foucauld, etc.

théologie chrétienne. Rien, dans ces analyses, ne nous permet de penser des mystères aussi centraux que la loi naturelle ou la nécessité des sacrements. Il n'y a pas un mot sur l'Esprit Saint. Mais s'il nous aide à percevoir un mystère, lire Sartre n'est pas seulement passionnant, c'est *urgent*. Ce mystère, le voici:

Ou bien Jésus est Dieu fait homme, mort et ressuscité pour moi, *ou bien* ma vie est écartelée entre l'aliénation et l'échec.

F-75015 Paris Matthieu VILLEMOT
16, rue Lamande

Sommaire. — La philosophie de Sartre décrit le dilemme de l'homme: ou bien Dieu n'existe pas et l'homme est un être vain, ou bien Dieu existe et l'homme est aliéné par son regard. Sartre lui-même a perçu le Christ comme une proposition d'échappatoire à ce dilemme. Et si lui n'a pas adhéré à ce mystère, il nous donne les moyens philosophiques de penser le caractère central de l'humanité de Jésus.

Summary. — Sartre describes man's dilemma in this way: either God does not exist, and then man is a meaningless being... or God exists, and then man is *alienated* by His gaze. Sartre then considers Christ as a mean of escape from that very predicament. Although Sartre does not subscribe to the Christian Mystery, he opens for us a philosophical way of considering the central character of Jesus' humanity.